

La Normandie monumentale  
et pittoresque... Orne, 1re [-  
2e] partie...

La Normandie monumentale et pittoresque... Orne, 1re [-2e] partie.... 1897.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:utilisationcommerciale@bnf.fr).

## DE BEAULIEU A GANNES

L'historien parfois s'arrête en ses recherches passionnées, tantôt perdant haleine à la poursuite d'une vérité insaisissable, tantôt vaincu par cette lassitude charmante d'un curieux dont la rêverie s'empare; c'est l'heure où le secret des temps disparus apparaît dans l'ombre en légende. L'esprit confiné sur le terrain étroit de la science, arrête sa marche; l'imagination, qui a l'infini pour domaine, prend son essor.

Ainsi en est-il de moi, lorsque du seuil de ma maison des champs je contemple le cours de l'Avre, qui de la forêt du Perche descend à Verneuil, derrière son rideau tremblant d'aunes et de fougères. Ce ruisseau, si faible qu'un chevreuil le franchit dans sa course, à peine assez gonflé pour courber une tige de reine des prés sur sa route, a joué un rôle considérable dans nos annales. L'histoire de l'Invasion anglaise fut écrite, jour par jour, sur les cailloux de son lit et sur le gazon de ses rives. Le sang des batailles a rougi son eau troublée, la voix de l'Étranger a fait vibrer ses échos; aux heures des trêves on l'a choisi pour frontière.

Que reste-t-il en ce lieu de tant d'événements, de drames si terribles, de ces pages mémorables de l'histoire? Pas une tradition précise, pas un débris de tour ou de pont, pas une pierre tombale; rien qu'un grand silence passant sur un peu de poussière.

Sur le coteau voisin, où les Anglais campèrent, pas un vestige révélateur du passé. Mon ermitage occupe, assure-t-on, l'emplacement d'un château féodal; les vieillards prétendent avoir vu de vagues apparences de douves; et certaines grosses pierres éparses pourraient être, avec beaucoup de bonne volonté, attribuées à quelque antique édifice. Assurément des contemporains de la Hire sont passés là, casque en tête; ils y ont aimé, lutté, souffert, soutenu peut-être un siège héroïque; qui nous dit que cette butte riante sur laquelle je taille mes rosiers ne marque pas la place où tomba quelque d'Assas inconnu? Près du bosquet paisible le cliquetis vengeur des épées n'éclata-t-il pas aux oreilles des Anglais comme un premier glas de leur défaite? Mais quels furent ces ancêtres? qui nous enseignera leur nom?... Il ne reste aujourd'hui, sur ce plateau peut-être glorieux, qu'une chétive maisonnette d'herbager dans un étroit enclos. La nature a recouvert les mystères du vieux temps sous son impénétrable tapis de verdure, comme le guerrier cachant ses morts sous leurs manteaux dépliés.

Laissez donc, puisque l'histoire est muette, votre imagination courir sur les bords de l'Avre: c'est d'une évocation qu'il s'agit; et peut-être, en errant dans cette campagne, retrouverons-nous le cadre, à défaut du tableau.

En aval de mon clocher de Beaulieu, je découvre deux bois que le ruisseau sépare. Voyez: celui de la rive droite, allongé sur la première croupe du Perche, est *le Bois de France*; l'autre, qui lui fait face, est *le Bois de Normandie*. Durant la guerre de Cent ans, hélas! la Normandie n'était

plus la France; ses moissons dévastées restaient la proie de l'Étranger; aux basses branches de cette futaie les Anglais attachaient sans crainte leurs chevaux. Bois de Normandie, bois des barbares. Après cinq siècles écoulés il conserve son nom, et peut-être s'en souvient lorsqu'il frémit au souffle du vent et laisse gémir ses ramées. *Sunt lacrymæ rerum.*

Le Bois de France, qui le contemple du haut de la colline opposée, c'est la partie inviolée, le berceau resté à la mère, l'asile conservé par Dieu aux jours d'épreuves. Quand les derniers soldats de la défense y postaient leurs mystérieuses vedettes, le grand chêne, fils du chêne druidique, réservait pour eux seuls son ombre protectrice, et les oiseaux de France chantaient l'espoir au-dessus de leur tête.

Entre les deux massifs, l'Avre s'écoule, mince filet d'eau plus puissant alors qu'un torrent puisqu'il avait le don d'arrêter la marche des armées; son murmure alangui dominait la voix des capitaines; c'était la limite qu'on ne franchissait pas. Image saisissante de la volonté, qui doit l'emporter ici-bas sur la passion.

A cet endroit le ruisseau commandait en maître; mais en amont ce n'était qu'un modeste rêveur couché dans l'herbe; en revanche, il cessait d'être neutre pour devenir Français. Ses capricieux méandres l'entraînaient trop au loin dans le val élargi; nos ancêtres et leurs ennemis adoptèrent en conséquence une ligne de partage plus régulière et moins compliquée, et de gigantesques tranchées furent ouvertes. C'est ainsi que de Beaulieu jusqu'à Irai, vous pouvez encore discerner les traces de la grande guerre en parcourant *le Royau*. Ce mot, que beaucoup de savants expliqueraient par ce fait qu'autrefois *roïau* signifiait vallée, est beaucoup plus facile à comprendre: on a dit d'abord « les fossés royaux », puis, par simplification, « les royaux »; et enfin, par altération, « le royaume »; ce léger accroc remonte au temps où nos paysans parlaient mal; de semblables fautes ne sont plus à craindre aujourd'hui qu'ils parlent trop bien.

Visitez ces fossés royaux, que plusieurs siècles d'efforts et de patience ont été impuissants à détruire. Le fond est un ravin, la crête une colline abrupte. Le temps et la végétation ont rendu le terrain immobile; on se demande involontairement s'il s'agit d'un travail humain ou d'une commotion du sol. Partout un bois épais couvre le royaume, de la combe au faite, et çà et là des arbres séculaires vous font songer au passé. Inaccessible aux cavaliers, impraticable pour les archers qui en auraient tenté l'escalade, cet étonnant rempart écarta les vainqueurs des vaincus, jusqu'à l'heure où Dieu fit surgir une petite bergère pour la revanche miraculeuse.

C'est ainsi que dans cette région ignorée des chroniqueurs l'empreinte du passé se retrouve, au bord de l'eau comme au coin des haies. Là s'est résumée la *Guerre de Cent ans*, nul ne l'a écrite; elle se révèle partout au penseur.

Nous avons reconstitué les campements par le nom de deux bois, le partage des plaines au temps des grandes trêves par les vestiges d'un fossé; maintenant, si vous consentez à nous suivre, vous allez constater le dernier effort de l'Invasion par des ruines.

Franchissons l'Avre, entre le Bois de France et Beaulieu, et dirigeons-nous vers le joli village de Saint-Maurice. Avec votre permission j'éviterai la grand'route, où je ne pourrais vous montrer, sur la poussière, que le sillon moderne et niais des vélocipèdes. C'est vers la bordure escarpée et pittoresque de la forêt de Charencey qu'il faut tendre, dans les éboulements du sable et le fouillis des genêts. C'est par là que les compagnies anglaises se sont frayé un passage, afin de s'appuyer sur l'armée de Beauce, partie de Dreux et de Verneuil. La marche parallèle de ces bandes avait un double but: il s'agissait pour elles de gagner Orléans, l'objectif commun, et de détruire, chemin

faisant, tous les châteaux fortifiés, dont la garnison eût pu les inquiéter sur leurs derrières. Nous avons déjà, par la connaissance de leurs projets, la date exacte de l'aventure : c'était avant le mémorable siège d'Orléans qui marqua l'heure de la délivrance, autrement dit, en 1428.

Suivons pas à pas cette chevauchée. Advenue au sommet du plateau, elle se fractionna en deux phalanges; l'une se jeta sur la gauche pour courir à l'attaque du château de Marchainville, l'autre continua sa marche en avant, et déboucha bientôt sur une lande immense, dont les affaissements ondulés expiraient aux pieds du manoir de Gannes. — « Voilà, fit le capitaine, un nid de gerfauts que nous avons l'ordre d'abattre avant de passer outre. »

Encore bien que l'Anglais parlât avec assurance, ainsi que doit le faire tout chef de troupe, l'entreprise, au fond, lui semblait ardue, car il ne possédait fauconneaux ni coulevrines, et la nature mettait Gannes à l'abri d'un coup de main. Son enceinte, en effet, se dessinait dans le fond du val, protégée à distance par les gradins circulaires de collines incultes; la seule coupure, creusée par le lit d'une rivière, était couverte d'un solide boulevard. Tout le cirque, inondé par des sources et par les pluies, formait un marais continu; à la première alerte, la digue donnant accès au castel était coupée; et la rivière, arrêtée en aval par un barrage, reflua dans l'entonnoir; de telle sorte que Gannes, édifié au centre sur son vaste tertre, abrité d'ailleurs de solides murailles, apparaissait entouré d'un large étang. Pas de surprise possible, car nul ne pouvait descendre, à couvert, des crêtes dénudées.

La tour du guetteur, élevée sur la lande, était déserte; les Anglais trouvèrent sur le seuil les cadavres de leurs espions poignardés. Cet avertissement tragique dissipa leur dernière illusion; ils étaient attendus. Le capitaine déploya ses cavaliers, et cheminant par les hauteurs fit le tour de Gannes. Du côté opposé à son point d'arrivée, il se heurta contre des ruines fumantes : le seigneur français, afin de ne lui laisser ni vivres, ni abri, ni butin, avait incendié ses villages de Chamondot et de la Motte-d'Iversay, bâtis sur le flanc d'un des contreforts, et les habitants s'étaient réfugiés, avec leurs meubles et leur bétail, dans le château fortifié. Il fallait, au milieu d'un désert, faire le siège d'une île.

Le lendemain on tenta quelques approches, afin de juger des forces de la garnison; mais pas un homme ne se montra sur les remparts; le marais se chargea tout seul de la défense en engloutissant les plus audacieux dans ses tourbières.

Le capitaine, effrayé de cet inconnu, car le mystère glace le cœur des plus intrépides, aurait incontinent poursuivi sa route, n'eût été l'express commandement de Salisbury; mais la consigne était inflexible; il lui fallait faire tomber cette place. Se mettant donc à l'œuvre en toute hâte, il démolit les maisons brûlées de Chamondot, en transporta les pierres dans l'étang et recouvrit de fascines le chemin improvisé. Aussitôt, ses échelles construites, il donna l'assaut. Les assiégés se présentèrent alors en grand nombre sur la muraille, en saluant l'ennemi de leurs clameurs. Tous se mesuraient fièrement du regard avant le combat. Au milieu du rempart où la bannière de Gannes était déployée, un rude gentilhomme se tenait debout, appuyé sur son épée nue. L'âge avait parsemé sa barbe de fils d'argent, mais sa taille cambrée et son œil résolu annonçaient la vaillance qui survit à la jeunesse. Une large balafre étalée sur son front prouvait qu'il avait d'autres fois regardé les Anglais en face. Près de lui, calme et superbe, une fille de vingt ans souriait au péril. D'une main impatiente elle rejetait en arrière sa longue tresse noire; l'autre main soutenait une hachette que les rayons du soleil levant faisaient étinceler. Son opulente beauté se profilait sur le ciel, en apparition radieuse. Les narines frémissantes de la jeune fille annonçaient la passion; son teint légèrement bistré, la longueur extrême de ses yeux faisaient douter qu'elle fût fille des Gaules.

Elle examinait un à un les Anglais avec une hardiesse dédaigneuse. Le capitaine attendait, nu-tête, qu'un écuyer lui présentât son casque, et rapidement supputait le nombre de ses adversaires. Les regards de la damoiselle tombèrent sur lui, en même temps que lui-même l'apercevait. Ils tressaillirent l'un et l'autre. Cet homme d'Outre-Mer n'avait point dépassé le printemps de la vie; sa haute stature n'en faisait pas un lourd géant; la finesse régulière des traits tempérant leur sombre énergie; chez lui la grâce s'alliait à la force. On devinait en lui le chef, à ses gestes nobles autant qu'à sa riche armure : la belle assiégée n'en pouvait détacher les yeux. « L'admirable créature ! » murmura de son côté l'Anglais qui adressa au rempart le salut du glaive; et brûlant de montrer son courage à l'inconnue, il s'élança devant sa troupe, au cri de « Saint-Georges ». La demoiselle aussitôt agita son écharpe en lançant le mot de ralliement des Français : « Montjoie », et la bataille s'engagea. Du côté de l'assaillant les échelles furent dressées, des grappes humaines s'y suspendirent, la pointe des lances s'éleva jusqu'aux créneaux. Les défenseurs du château répondirent à l'attaque en accablant l'ennemi sous le poids des quartiers de roche, des barres de fer, des poutres enflammées; au-dessus de chaque échelle, ébranlée à coups de pique, étaient versées des tonnes d'eau bouillante; la victoire des Percherons fut complète. Le capitaine, affolé de colère, parvint à rallier une poignée d'hommes, et tenta une dernière fois l'escalade. Tous les coups furent alors dirigés contre lui, et deux assiégés robustes balancèrent au-dessus de sa tête un lourd bahut qui devait l'écraser dans sa chute. C'en était fait de lui, lorsque la jeune fille, d'un coup rapide de sa hachette, fit glisser l'échelle, et projetant ainsi de côté le chevalier anglais, lui sauva la vie.

Sorti à grand'peine du marécage, il dut renoncer aux attaques de vive force, et changea le siège en blocus. Tant de soudards et de paysans entassés dans un étroit espace devaient promptement y produire la famine; il résolut en conséquence de se borner à faire bonne garde et d'attendre. Rôdant chaque jour devant son cordon de vedettes, le capitaine observait le château, maudissait la fortune qui l'avait rendu imprenable, songeait à la fille du seigneur, dont la beauté l'avait ébloui le matin de l'assaut. Et souvent, comme en réponse à sa rêverie, la blanche apparition renaissait au bord des murailles, et le vent se jouait dans les plis de l'écharpe agitée. On eût dit d'un signal. Était-ce chimère, ou miracle d'amour? Un soir, voulant s'arracher à la poignante incertitude, l'Anglais fit avancer quelque peu son cheval dans l'eau, et galamment abaissa son épée : l'étoffe légère aussitôt s'agita sous la pression d'une main délicate. Le doute n'était plus permis : celle qui l'avait sauvé le saluait en amie. A dater de là, le siège de Gannes lui parut plein de charmes.

Cependant ses hommes d'armes, auxquels ne suffisaient pas, comme à lui, de lointains fantômes, se plaignaient de leur inaction jointe à la maigre chère; aussi ne se faisaient-ils faute d'aller piller au loin et d'enlever çà et là quelques bourgeois afin d'en tirer pitance ou rançon. C'est ainsi que leur chef eut plus d'une occasion d'interroger des gens des pays voisins. Il apprit d'eux ce qu'il avait intérêt à connaître. La garnison de Gannes était peu nombreuse, les vivres abondants, le seigneur incapable de capituler. — « Et cette demoiselle à longue tresse qui manie si bien la hachette ? » — « Celle-là ? Que Dieu nous en préserve ! C'est sa fille. » — « Quel est son nom ? » — « Raymonde; mais, dans le pays, on l'appelle la Sarrazine. » Et les explications d'abonder. Quelque deux cents ans plus tôt, un ancêtre du gentilhomme avait ramené de Palestine une mauresque de beauté majeure, mais bizarre et farouche, sorte de charmeuse diabolique dont il avait fait son épouse devant le chapelain. Depuis lors, en punition de cette coulpe, la famille n'avait plus été protégée du Ciel, et presque à chaque génération reparaisait le sang sarrazin parmi les femmes. La mère, aujourd'hui défunte, avait été de mine et vertu françaises; mais la fille rappelait de tous

points sa terrible aïeule l'Infidèle, fougueuse, dure aux humbles, esclave de ses fantaisies ; la Raymonde, selon le mot naïf des paysans, avait été mal lavée par l'eau du baptême. Son père et ses jeunes frères, bons chrétiens tous les trois, tiraient d'elle moins aisément un baiser qu'une rebuffade.

De tels récits, loin d'exciter l'aversion du capitaine, surexcitèrent ses désirs et sa curiosité ; cet être déraisonnable qui s'appelle l'homme ne préfère-t-il pas toujours le démon à l'ange !

Il en était là, pensif et perplexe, lorsque certain soir, par un épais brouillard, son destrier bondit brusquement au pied de la lande. Il tourna la tête : un homme était debout derrière lui. — « Qui es-tu ? » L'inconnu montra du doigt le château. — « Je suis le fauconnier de Gannes. » La question était inutile, car les vêtements ruisselants du compagnon indiquaient assez quelle route il avait suivie. — « Un espion ! s'exclama l'Anglais. » — « Non ; un messenger. Ne voyez-vous donc pas le signal ? » — « Peut-être... » — « Avez-vous donc peur d'y répondre de près ? » — « Moi, peur ? » répondit orgueilleusement le capitaine, qu'une femme condamnait à l'audace ; j'irai demain, dès que la nuit sera tombée ; un feu allumé sur cette butte annoncera ma venue. »

Le chevalier prit pour confidents ses plus sûrs compagnons, les chargea de construire un radeau léger, et quand sonna l'heure du rendez-vous, se fit conduire par l'un d'eux jusqu'au bord des remparts. Raymonde la Sarrazine l'attendait près de la basse poterne. Cette fille hardie et fantasque, enfant de la race éclosée sous un soleil de feu, puisant peut-être sa témérité dans son ignorance, laissa percer plus de joie que de trouble. — « Je viens, dit-il, rendre hommage à celle qui m'a sauvé la vie. » — « Vous la risquez pour moi ce soir, messire ; nous sommes quittes. »

L'ennemi s'inclinait, asservi, devant elle, lui prodiguant les flatteries et l'admiration ; elle prit sa propre défaite pour une victoire. Séparés par la palissade, ils pouvaient se voir de tout près, pardessus, en se penchant, et la vision s'imprégnait d'un charme poétique aux lueurs mystérieuses du ciel étoilé. L'entretien fut de courte durée, car des pas résonnaient sur le chemin de ronde ; et Raymonde, regardant déjà l'Anglais comme sien, tremblait pour lui. Mais tout bas fut murmuré le mot aussi doux qu'une caresse : « A bientôt ».

Il disparut dans l'ombre, parmi les roseaux ; mais il revint. Il revint souvent. La damoiselle peu à peu lui parla de ses peines et de ses espoirs. On la condamnait, elle, une femme noble, à mener la vie d'une bête sauvage. Créée pour la parure, les fêtes et la tendresse, elle languissait — la hachette au poing — captive au milieu d'un marais. Dieu n'avait pu l'ordonner ainsi ! Mais il était apparu, lui, le chevalier de la délivrance. Nous nous aimons, le prêtre nous unira.

Tels étaient ses habituels propos. Le capitaine, quelque goût qu'il eût pris à l'aventure, se sentit effrayé. Que lui proposait-on, en effet ? Rien moins que de trahir sa compagnie pour s'allier à l'ennemi, en pleine guerre ! Raymonde, par ailleurs, si merveilleuse que fût sa beauté, l'inquiétait par son imagination orageuse, et semblait être de ces femmes plus faites pour être contemplées au clair de lune que pour être conduites à l'autel.

D'autre part, les chefs de l'armée anglaise le gourmandaient à raison de sa longue inaction et le pressaient de marcher sur Orléans. — « Je perds ici mes chances de fortune, pensait-il. Gannes est imprenable, et sa faible garnison ne s'avisera jamais de me poursuivre. Déjà ma troupe murmure, je dois partir. »

Tout pesé, le chevalier se résolut à décamper le surlendemain, sans autre souci des doux yeux de la Sarrazine.

Toutefois il ne se sentit pas la force de partir sans l'avoir revue, et pendant que ses soudards

entamaient leur dernier souper d'assiégeants, il monta secrètement sur son radeau. Le feu du signal brillait sur la rive; la damoiselle épiait sa venue. — « Quel bonheur est le mien, messire! je ne vous attendais que demain. » — « Je n'aurais pu demain. » — « Et pourquoi? » — « Mon coursier m'aura porté loin. Reine de beauté, je vous fais ce soir mes adieux. »

La fille du seigneur de Gannes demeura quelques instants anéantie. L'oiseau des rêves s'envolait! — « J'ai mal entendu... C'est impossible? » — « Un chef de guerre ne s'appartient pas. » — « Et... Et la prise du château? » — « J'y renonce. » — « Et moi? » — « Je vous pleure, mais je pars. »

Raymonde comprit que tout espoir était perdu; et son regard de mauresque impérieuse devint terrible. Sa bouche resta muette; un violent combat se livrait en elle. Enfin ses mains s'appuyèrent, tremblantes, sur les palis. — « Messire, fit-elle d'une voix altérée, si je vous livre Gannes, me prendrez-vous pour femme? »

Il frémit à cette parole. — « Me rendre maître de la place? Et comment! »

Raymonde courbait la tête et parlait à voix basse. — « La besogne est aisée. Nos vassaux, épuisés par la fièvre, n'ont plus la force de combattre; venez: je laisserai cette poterne ouverte. » — « L'étang est impraticable. » — « Non. Comptez cinquante pas à gauche du chêne blanc, et vous trouverez l'ancienne chaussée. Sauf la coupure facile à combler, elle vous servira de gué solide. » — « Cette nuit? » — « Soit. A partir de la première heure, tous dorment. »

Le capitaine remercia d'un geste vague et se tourna vers son radeau. Elle lui saisit le bras, frissonnante, son visage frôla celui du guerrier. — « C'est un crime, balbutia-t-elle, mais je vous aime. La bénédiction du chapelain peut seule m'absoudre. Jurez-moi que demain je serai votre femme! »

L'Anglais, guéri de son caprice par le mépris, n'était plus, à cette minute, que chef de sa compagnie. Un château français à détruire, c'était une victoire; le reste importait peu. A ses yeux la déloyauté n'était qu'une ruse de guerre. Il jura.

A deux heures du matin ses routiers, armés à la légère, s'approchèrent un à un, silencieusement, par la chaussée, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Leur commandant, le glaive au poing, marchait en tête. La poterne était ouverte; la Sarrazine avait tenu sa parole. Les premiers entrèrent, allumèrent leurs torches et gravirent à la hâte l'escalier tournant. D'autres montèrent sur leurs traces, d'autres encore, et bientôt le château tout entier fut envahi. Quelques cris isolés s'élevèrent: Trahison, trahison... Puis une immense clameur. Des hommes ayant à peine secoué le poids du sommeil et privés d'armures, couraient en tous sens, affolés; jetaient leurs coups au hasard; cherchaient à se réunir; recevaient la mort dans les coins obscurs. Le châtelain, par un effort suprême, rassembla dans le préau les débris de la garnison, et couvrant de son corps les deux fils que leur faiblesse laissait sans défense, se battit comme un héros des vieux âges. Mais que faire contre le nombre et contre la félonie? Le lion tomba, avec lui les lionceaux, et autour d'eux les braves loups du Perche. Les assiégés jusqu'au dernier furent passés au fil de l'épée: c'était l'habitude anglaise.

Le capitaine, éclairé par ses écuyers, parcourut lentement la salle des Gardes où, par son ordre, on avait apporté les cadavres. Il compta ses victimes, scruta leurs visages, et malgré sa nature cruelle frémit d'horreur. C'est alors qu'on lui amena, dans ce lieu même, celle que les paysans avaient surnommée la Sarrazine. Drapée dans une longue robe blanche, les cheveux épars, livide et raidie par l'épouvante, elle produisait l'effet d'un spectre. Les soudards, connaissant le secret des rendez-vous de leur chef, l'avaient seule épargnée.

Raymonde, incapable de parler, étendit vers l'homme d'Outre-Mer des bras suppliants. —

« Demoiselle, prononça gravement celui-ci, je pensais à vous quand vous entrâtes. Voyez votre œuvre. Les bons serviteurs de votre famille, les femmes des champs qui vous avaient demandé asile, tous ceux qui eurent foi en vous gisent sans vie à vos pieds. Ah ! vous vouliez m'avoir pour époux ? mais regardez donc ici le corps glacé du chapelain qui devait nous unir ; sa bouche, grâce à vous, est devenue muette. Et votre père, qui devait placer votre main dans la mienne, le voilà, avec un poignard dans la poitrine. Femme, apprenez que je ne suis plus pour vous qu'un juge. Or donc, mes routiers, apportez céans paille et fascines. Remplissez-en ce château jusqu'au toit, et mettez-y le feu sans retard. Cependant, deux archers vont faire baiser à cette créature les deux enfants — ses frères — dont elle fut meurtrière, et l'iront pendre ensuite haut et court à la maîtresse branche du chêne blanc. J'ai dit. »

Ainsi fut fait ; Gannes devint à jamais une ruine, et la Sarrazine rôde souvent la nuit parmi les décombres, sa corde au col. Ses cris s'entendent de loin ; elle demande aux chrétiens de prier pour elle.



Cette légende, dont nous avons à dessein écarté les noms hypothétiques et les détails puérils, est demeurée jusqu'ici très vivante dans la mémoire des habitants. Bien que son origine historique et son caractère local paraissent incontestables, on n'en est pas moins surpris de sa frappante ressemblance avec certaines traditions étrangères. Qu'on en juge. Au temps de la Grèce héroïque, Amphytrion, roi d'Argos, alla assiéger dans sa capitale Ptérelaüs, roi de Téléboës. Or ce prince avait une fille très belle, nommée Comèthe ; et, chose plus rare encore, portait sur la tête un cheveu d'or qui le rendait invincible. Comèthe s'éprit d'Amphytrion, et pour lui assurer la victoire contre son père, coupa la chevelure de celui-ci à l'heure du sommeil. Ptérelaüs mourut de désespoir, et son armée prit la fuite. Le vainqueur, moins barbare que notre Anglais de Gannes, ne châtia pas la parricide ; il se contenta de l'abandonner, après avoir brûlé la ville.

Autre exemple recueilli en Perse par M. Edwards Stacks. Vers la fin du VII<sup>e</sup> siècle, lors de l'invasion des Arabes, le prince Hadjât bloquait étroitement une cité défendue par le Chah Karan, dont la force extraordinaire défiait tous les assauts. Ce Karan avait une fille, que ses charmes avaient fait surnommer *la Perle de l'Asie*. Du haut d'une tour la jeune Persane aperçut Hadjât dans la plaine, et lui donna son cœur. Cet échange de regards fut suivi d'entretiens mystérieux, et finalement le musulman promit à la perle de l'épouser si elle lui livrait la place assiégée. Pacte conclu. Mais comment faire ? Tant que Chah Karan pourrait combattre, la ville resterait imprenable. Il fallait donc à tout prix lui ravir sa force. La fille épuisa dans ce but contre son père toutes les ruses de la femme, toutes les caresses de l'enfant, et le terrible général se laissa aller à livrer son secret. Les dieux l'avaient ainsi fait, que nul ne pouvait le vaincre ; mais si l'eau de la citerne du désert, mêlée au suc des fleurs de la montagne, mouillait jamais ses mains ou son visage, il deviendrait à l'instant même plus débile qu'un nouveau-né. Perle d'Asie alla cueillir les herbes sur le mont et puiser l'eau dans la citerne ; après quoi donna le signal au prince Hadjât. — « Mon père, j'entends un bruit de bataille, il faut vous oindre pour la lutte. Je veux y aider. Lavez-vous dans ce bassin d'or, j'en ai moi-même parfumé le contenu. Vite, seigneur, lavez-vous encore avant de prendre votre massue. »

Le père, après l'ablution, sentit ses membres s'engourdir; l'arme, devenue trop lourde, lui échappa. Les musulmans défirent sans peine la troupe privée de son général, envahirent le palais et mirent à mort Chah Karan. Hadjât vint ensuite. — « Ami, je t'ai donné la victoire », lui cria Perle d'Asie. — « Infâme, tu as tué ton père. » — « Arrête; tu as juré de m'épouser. » — « Oui », répondit l'Arabe, esclave de sa parole. Il l'épousa aussitôt suivant la loi de son pays, et dès que la cérémonie fut achevée, lui abattit la tête d'un coup de cimeterre.

\* \* \*

Les ruines de Gannes se dressent encore sur le tertre, dans leur muette éloquence, en face des hautes steppes de bruyères. Chamondot a été reconstruit après l'invasion anglaise, mais pour disparaître encore. Quelques fermes éparses s'élèvent aujourd'hui derrière la rivière, et plus loin le village de Lhomme. Mais c'est toujours le désert, partout le deuil du passé. Il y a peu d'années, on a trouvé encore des ossements blanchis sous les pierres amoncelées. Plus loin, sous la butte du gibet, la pioche a marqué son empreinte; c'est là que, suivant les anciens, est caché le trésor du seigneur, « à quinze coudées du chêne blanc ». Mais où fut le chêne blanc? Près de la petite fontaine qui guérit de la fièvre? Nul ne le sait, si ce n'est la Dame Blanche qui revient encore s'agenouiller à minuit, corde au col, sur l'emplacement de la chapelle.

QUESNAY DE BEAUREPAIRE.

(JULES DE GLOUVET).